

L'ARCHE *Editeur*

**Thomas MARTIN**

Mon pays en pièce II

Traduit par  
Irène BONNAUD

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

THOMAS MARTIN

## MON PAYS EN PIÈCES

Traduit de l'allemand par Irène Bonnaud

*Quand la liberté apparaît sous son beau visage et se referme sur toi*  
(Marieluise Fleißer)

### **L'Atterrissage**

*Un stade de football, un point de rencontre au centre de la ville, sur les marches devant, dans les galeries marchandes et les centres commerciaux, dans les recoins des usines, dans les cours des maisons, dans les interstices entre les maisons, dans les villages, derrière le dos de la foule, sur le quai de la gare, entre les moteurs au point mort au carrefour, dans les ordures, dans les livres à relire, les films à revoir, à réentendre, à raconter encore une fois, dans les pensées, sur le visage, dans les membres et les masses, dans le sexe, dans les entrailles, seul et avec tous dans le no man's land de la scène où un homme qui accomplit un geste connu, comme agiter et déplier son mouchoir, a aussi l'air d'un homme qui par exemple arrache d'un mur un drap rouge où l'on peut lire des restes d'inscription...APPRENDRE A VAINCRE ou...TOUTE-PUISSANTE PARCE QU'ELLE EST VRAIE, tandis qu'un autre homme entre et se penche, ramasse le tissu, l'agite dans l'air et crie EH VOUS ! VOUS AVEZ PERDU QUELQUE CHOSE, HE !*

### **Le jeune homme**

Dans le dos le mur et sur le visage

### **Le vieil homme**

Le mur aussi. Ne savais-tu pas cela  
Le vois-tu seulement maintenant. Retourne-toi  
Et ta vision te colle à la nuque. Quand l'eau est tirée.  
Sur tes lèvres fleurit le béton. Il faut la boire.

### **Le jeune homme**

Il parle avec moi. Sais-tu  
Avec qui tu parles. J'irai  
S'il le faut au travers du mur  
Avec mon crâne et le tien.

### **Le vieil homme**

Va si tu ne peux voler  
Tu iras loin, aussi loin qu'une merde d'oiseau  
De là à là, perdu pendant le vol de retour  
C'est la courbe balistique.

**Le jeune homme**

Il parle avec moi. Nous avons quatre murs  
Un seul était trop pour lui. Reste. Je  
Chierai sur tes souliers, le vieux.

**Le vieil homme**

Couvre-feu avant que tu ne puisses  
T'essayer le cul. Pas de sortie ici  
Pour personne. Si tu sors, tu ne seras  
Pas vraiment dehors, si tu arrives à passer,  
Où iras-tu, je te connais, un mur te trouvera  
Dans cet État ou dans un autre et pour l'instant  
Le problème est suspendu en noirrougeetor.  
Si j'avais le choix, je ne l'ai pas, de l'or  
Je n'ai pas besoin, il resterait le noir et le rouge.  
Les entends-tu chanter. NOUS SOMMES LE PEUPLE.  
C'est beau comme aucun opéra. Ils vont  
Dans la rue et de là FRERES  
VERS LE SOLEIL. Là où tout fout le camp  
Je veux rester. Ici tu peux commencer.  
Ici ne vient rien qui n'était déjà là  
Mais en attendant je veux m'asseoir  
Dans le trou de l'histoire, au milieu du monde.

**Le jeune homme**

Repose-toi bien dans ton trou. Je pars.

**Le vieil homme**

Mon trou est le dernier, tu as  
Encore ton premier devant toi. Chez certains  
Les années ne comptent pas, qui demande quel âge ont  
La France, la Suisse, les Etats-Unis  
L'Union Soviétique, l'éternelle. Ici on peut compter  
Sur ses doigts, l'État fête son anniversaire.  
Quarante ans, combien d'années encore. Mon petit  
Frère, pour ainsi dire, et mon frère  
M'a mis au trou. La trahison d'un frère  
Réclame vengeance. Alors que vais-je offrir  
A mon frère pour son anniversaire. Des adieux.  
J'avais appris : le but de notre Etat est  
De disparaître quand viendra le communisme.

Maintenant il disparaît. Maintenant vient la fin  
Où tous sont égaux jusqu'au dernier.

**Le jeune homme**

Etre mort par exemple. Encore une fin  
Qui saisit tout le monde. Qui te paie pour tes opéras  
Il ne m'intéresse pas, ton État frère.

**Le vieil homme**

Attends un peu, je te verrai ronger  
Les pissenlits par la racine et bouffer  
De l'engrais, un carré de fleurs dans un no man's land.  
Des œillets. Je ne peux plus en voir, depuis que  
Ma perspective des années durant  
Fut quadrillée en fer, lumière d'en haut, et le monde  
Cela nous le savons, est un disque, moins de cent  
Pas de circonférence, qui est libre est globe-trotter  
Sinon on a les saisons au carré. Printemps  
Été, automne et des œillets, rien que des œillets  
Des œillets rouges, grands et petits, en papier d'emballage.  
Et des drapeaux. En taule les camarades collent rouge.  
Je ne dis pas que je n'ai rien appris ici  
Bleublancrouge et vertblancrouge et les étoiles  
Tout ce que donne la palette des couleurs, et aujourd'hui noir.  
J'ai cousu les drapeaux de tous les pays, au service  
De la Démocratique Allemande, parce que je  
Voulais la voir sous un autre angle, sans doute.  
Une blague ce serait, tout ça, si ce n'était pas pour de bon.

**Le jeune homme**

Une blague. Et sais-tu ce que je veux.  
Je ne le sais pas. Je veux, peut-être  
Que je veux voir, quelque chose d'autre, partir  
D'ici, où ? - là où il n'y a rien  
Personne, là où quelque chose continue, après une  
Pause, autrement que ce n'était.

*Silence.*

**Le vieil homme**

Oublie la taule que tu as vue  
Que tu as entendue, c'était un rêve.  
Oublie pourquoi tu a été là  
La raison s'est perdue avec la fin du rêve  
Pour t'en aller à présent, tu peux rester.

**Le jeune homme**

Je m'en vais.

**Le vieil homme**

Tu t'en vas. Où.

**Le jeune homme**

D'où je viens.

**Le vieil homme**

Sais-tu d'où tu viens. Au cas où tu  
Aurais oublié d'où tu viens et où tu vas  
Une mère, c'est ce que tu auras, congédié  
Libre. Pour toi tout commence, ton chemin  
Tombe à pic vers en bas, tu n'iras pas plus haut.  
Car tous les chemins vont en bas vers la mère.  
A présent réjouis-toi de vos retrouvailles.  
Lave-toi l'orgueil du crâne  
Une bière ensemble, que ce soit bref.  
Y allons-nous, en avant et oublions, mon petit  
Un vent frais souffle vers notre patrie.

Il attendait devant le portail, la campagne baignait dans le brouillard. Depuis combien de temps n'étais-je pas revenu ici. Il ne le savait pas. Puis il s'éloigna du château et alla dans la campagne. Derrière le château, il y avait une forêt, dans la forêt il y avait une chaumière, devant la chaumière une enclume qui était fendue en deux, dans les fentes fleurissait la rouille, mais le sol autour de la chaumière était vert. C'est ici que j'ai grandi, c'est ici que j'ai vécu près des forges, ils m'ont appris à brûler le charbon, à durcir le fer, à me durcir moi-même, il y a combien de temps. Le brouillard s'épaissit, et il s'enfonça plus avant dans la forêt dans les fourrés. Là il y avait un roc, et dans le roc il y avait la grotte, à côté de la grotte poussait un tilleul, et le sol autour du tilleul était rouge. C'est ici que j'ai tué le dragon qui dormait comme une pierre devant la grotte. C'est ici que je me suis baigné dans son sang, il y

a combien de temps. Il s'enfonça plus avant dans la forêt. Alors les fourrés devinrent si épais qu'il dut se frayer un chemin avec son épée. Là s'étendait une prairie et derrière la prairie il y avait une falaise. Sous la falaise jaillissait une source et le sol autour de la source était noir. C'est ici que j'ai bu de l'eau, c'est ici que le sang est sorti de mon épaule, c'est ici que cela a commencé. Puis le brouillard et les fourrés s'entremêlèrent si bien que son épée s'y brisa.

**Le palais d'Etzel ou Les gens heureux parlent toujours trop fort***Bistrot du Coin Usé***Chœur**

Nous étions assis au BISTROT DU COIN, en face l'usine de moteurs PROPRIETE DU PEUPLE, où nous avions notre travail. On se payait la tournée, l'un après l'autre, comme à tous jours fériés le schnaps était gratis, payé avec la caisse de la brigade. Une équipe de sept, on buvait de la bière une tournée sur deux, et une tournée sur deux du schnaps. De l'heure de la relève, deux heures moins le quart, jusqu'à six heures. Jusqu'au moment où notre premier homme est tombé au sol.

**Un**

Je ne peux plus voir de bière. Ni de schnaps.  
A présent je ne peux plus boire et je  
Ne veux plus. C'est à prendre ou à laisser.  
Mettez-moi au travail, assez, c'est parfois  
Trop, camarades, car je n'en peux plus.  
Pas de bière, pas de schnaps et pas de politique.  
Je veux être dans mon coin, je veux du repos. Ma  
Machine, c'est ce que je veux. Appelez-moi ma femme.

**Chœur**

Nous l'avons étendu dans un coin et il a dormi, à peine cinq heures de l'après-midi. Dans le bistro, la radio marchait toute la journée, les actualités toutes les demi-heures, à partir de six heures les nouvelles des manifestations. A six heures et demi beaucoup d'agitation en cours, à sept heures et demi un défilé de protestation en direction du centre-ville, à huit heures les blessés, le hurlement des sirènes dans les rues. A neuf heures tout était trop tard. Nous, à la porte pour voir ce qui se passait dehors. Nous avons vu les masses et elles criaient des slogans que personne ne comprenait. NOUS VOULONS et NOUS RESTONS. Comme nous refermons la porte, l'aubergiste éteint la radio. C'est là que notre deuxième homme est tombé à genoux.

### **Deux**

Je ne peux plus boire, ne me donnez plus rien  
Coupez cette voix, elle ment. Je me sens mal  
J'en suis malade, allongez-moi sous le banc comme l'autre  
Que je puisse tout dégueuler. N'y a-t-il ici personne  
D'autre que vous et que JE SUIS OUVRIER QUI EST PLUS  
Je n'y arrive pas. Donnez-moi plus de bière, du schnaps, moi  
Je ne sais pas nager au point de sombrer.

### **Chœur**

A dit le deuxième et puis il n'a plus rien dit et il est tombé. Après sa chute de la chaise, nous l'avons couché dans le coin. Au centre-ville, on entendait, les centuries de la police s'étaient déployées. Quelqu'un a apporté un poste de télévision, nous avons vu les troupes en costumes, avec casque et bouclier, et la lumière, de la bleue et de la rouge, était comme du feu. Les chœurs se tenaient devant le palais de la république. PAS DE VIOLENCE. Les canons à eau sont entrés en action, et les matraques. Les cris de ceux qui étaient arrêtés, la rage et la peur des agents de police. Un dont la visière du casque était brisée, du sang qui tombait de son nez sur le bouclier. Nous ne savions pas si c'était les actualités, si c'était un film. Je voyais du sang sur l'asphalte, sur la semelle des souliers, noir sur noir. On en était là quand notre troisième homme, qui avait un fils dans la police, s'est écroulé avant minuit.

### **Trois**

A présent c'en est trop pour moi, et je tombe aussi.  
Je donne ma bière à mon prochain, mais pas  
Le schnaps, gardez-le pour un jour férié, si je suis encore là  
Pour en voir un. Si seulement j'étais un animal qui ne comprend pas.  
Aujourd'hui est la dernière nuit du monde sûr  
A partir de demain le communisme et du fric, du dur.

### **Chœur**

Le troisième s'est écroulé quand est arrivée la nouvelle de l'extension de la zone interdite, le mur désormais devant notre table. Nous avons regardé l'hymne allemand à la télé et les moteurs de l'usine couvraient le bruit des strophes. Des groupes de combat, c'est ce que nous avons été. Nous sommes sortis devant la porte, nous avons vu que les civières étaient restées vides. Puis la police. Et sur les camions les gamins de vingt ans, le visage vert. Comme nos fils, disions-nous, nébuleux Niebelungues. Puis nous sommes retournés boire notre bière et notre schnaps et ceux qui étaient encore en état de parler sont restés silencieux. De notre équipe de sept, il restait

encore quatre hommes debout. Quand la sirène de la relève a retenti, je me suis écroulé moi aussi.

### **Quatre**

Sommes-nous chez nous oui ou non. Donnez-moi  
De l'huile à boire ou de l'essence, je boufferai de la limaille si  
Tout ça est vrai. Qui peut être si stupide, là où rien  
A gagner qu'une pauvre retraite et une mort avant l'heure.  
Envoyez-moi un docteur, donnez-moi une épée  
Donnez-moi un casque, à quoi bon le bouclier.  
Soif. Dorénavant il me faut du vin rouge.

### **Chœur**

Il a dit et il est tombé comme une ville, a emporté sa bière dans sa chute et notre bière. On en était là quand le matin est entré par la fenêtre. Nous avons pris nos affaires et nous sommes sortis pour la relève, comme d'habitude depuis quarante ans, les réveil-matins du monde.

*Sirène d'usine.*

## Chez les mères le héros

### Le fils

Je rentre à la maison et ensuite ça. Personne d'autre que moi, le jour où je reviens de l'étranger. Sachez que j'étais parti depuis dix ans. Tout est autrement, la décoration, la population, rien n'est comme avant. Mais j'en ai ma part. Regardez ce que j'ai rapporté, là dans mon sac. *Il déballe ce que peut offrir le catalogue : des vivres, des vêtements, des meubles, un réfrigérateur, une machine à laver, une voiture, etc.* Un gars comme j'en suis un maintenant, dans la sève de son âge, comme on dit, et plus du tout celui que vous croyez connaître d'avant, non. De l'époque où ici je chantais ce genre de chansons tristes. *Il chante.*

Petit frère massacre-moi

Petite mère cuisine-moi

Papa m'a mangé à midi

Petite sœur sous la table s'est assis

Aujourd'hui je ne chanterais plus rien de tel, Dieu m'en garde. Aujourd'hui je ne chante d'ailleurs plus rien du tout. Je n'ai plus l'âge à ça, et le temps, je ne l'ai pas non plus. Je dois tuer des dragons, délivrer des princesses, me marier, penser à l'argent, car on a que ce qu'on a. *Le sac est vidé, la maison en préfabriqué se dresse sur scène.* Faut bien tirer diable par la queue quand on est gens de peu. Et je reviens donc au logis pour voir notre maman chérie. Le seuil en mauvais état, la porte beaucoup trop bas, j'aurai un torticolis, tout s'est rétréci ici. Personne dans la vieille maison, tous enfuis, tous partis. S'en est-elle allée elle aussi, son âme enfuie. J'arrive et tout fout le camp. Normal qu'à présent je sois tout triste. *Il chante.*

Dodo l'enfant do

Ta maman est un agneau

Ton papa est un chameau

Que peut-il y faire l'enfant do.

### Mères

Et ma vie n'était pas pleine de soleil. // Quand ce n'était pas le travail à l'usine, c'était à la maison, les soucis pour le garçon. // Comme il ne rentrait pas, mon homme, c'est moi qui ai calmé le petit dans l'heure. // Le devoir, il fallait qu'il soit accompli, il faut bien avoir un devoir, ça, son père l'a dit aussi. // Et après il est quand même parti. // Moi cette histoire à la gorge et ma mère par-dessus le marché, elle, son homme y est resté à la guerre. // Et comme j'avais changé d'usine, c'est elle qui l'a élevé. // De la haine elle lui a donnée, pour raffermir son caractère, elle a dit. // Tu files pas droit, elle m'a insultée, pas droit pour mon mari. // Aucun homme ne doit laisser sa femme

seule, ou alors pour toujours. // LEVRES QUI SE PLISSENT / VIOLONS QUI S'ÉCLIPSENT / AIME-MOI. // Dans mon enfance, elle chantait souvent, OPERA A DOMICILE, des arias pour une femme seule. CARMEN, LEONORE, LA TRAVIATA. // O LAISSE-NOUS FUIR HORS DE CES MURS. Du duo au solo. // Puis elle avait le garçon, mon fils, et je l'ai vu en larmes quand elle est morte. // Lui, je ne l'ai pas vu depuis qu'il est parti en maison de correction et par erreur, c'est mon avis. Que peut-on faire à un garçon parce que, saoul comme il était, il a dit contre l'État quelque chose qu'il ne faut pas, quand il a voulu le quitter. // Un mort, ça aurait pu être mon enfant. // Je ne savais pas qu'il pouvait pleurer, l'enfant. // Je veux être un homme comme l'était mon père, je n'ai rien pu tirer de plus de lui. // Ma mère était morte et j'avais perdu mon fils. // De toutes façons, il n'y a plus de mères, elle l'a dit assez tôt, depuis que je l'avais quittée pour entrer au parti, pour faire mes études, pour sillonner le pays. // Dans sa robe rouge la JEUNE femme / De la mer si bleues les lames. La conscience est tout. // La vie pleine de soleil, nous y avons cru.

## Histoires de production

### 1. Machines

#### Ajusteur

Le journal sur la journée d'hier, pas un mot des émeutes.

#### Balayeur

À la télé, je vois que nous nous libérons du joug etcetera.

#### Raboteur

Un peuple se relève. Nous sommes assis. En octobre c'est la saison pour faire du raffut aussi sûrement que le poing est fait pour l'œil. Autrefois, moi aussi j'aimais la bagarre.

#### Ajusteur

Hier où tu étais ?

#### Raboteur

Là où tu étais aussi, on était tous deux bourrés.

#### Balayeur

Et aucun près de sa mariée n'était couché.

#### Raboteur

Dans sa tête, il voit les boucles de cheveux flotter au vent, et puis il se réveille. Ce qui jadis était rouge a l'air gris désormais.

#### Aviateur

La puce voulait être un pou dans un pubis de ballerine.

#### Contremaître

Lui, c'est le nouveau. Il dit qu'il s'appelle

#### Le jeune homme

Lèchemoi.

#### Contremaître

Avec plaisir. Je le connais depuis son apprentissage. Maintenant il sort du trou, il en a lourd sur la conscience, ne me demandez pas quoi. C'était un bon, un coup de main qu'il se remette d'aplomb.

#### Raboteur

Ta main pour mon produit, je construis sur toi.

#### Balayeur

Il a pigé.

*Bruit de machines.*

### 2. Cantine

#### Balayeur

Peut-être qu'hier, il y avait vraiment quelque chose. Demain ma bonne femme ira voir la garde, elle dit, si le garçon ne rentre pas ce soir à la maison. Elle pense qu'il s'est pris une raclée. Moi je pense qu'il en avait bien besoin. Mais quand je pense de qui il va se la prendre, je me dis que c'est mieux qu'elle aille le sortir de là. Qui connaît ses enfants.

#### Raboteur

A la télé des matraques, dit la mienne, ils ont cogné jusqu'à ce matin et ça va continuer. Je dis NOUS SOMMES UN PEUPLE et ça aura des conséquences. Aujourd'hui, le cadre a le teint verdâtre derrière son bureau.

#### Ajusteur

Il interroge les étoiles, pas les rouges, pour savoir ce qui viendra. Moi je dis qu'il ne se passera rien de plus, les quarante prochaines années sont garanties.

#### Raboteur

Ton fils est dans la police. Demande-lui quand il rentrera à la maison si son gourdin n'a pas rougi depuis la nuit dernière ou s'il n'a pas de sang dans la chaussure.

#### Ajusteur

Trou du cul.

#### Raboteur

Dis-lui d'essayer d'y planquer sa matraque.

#### Ajusteur

Il en a besoin pour les crânes de certains.

**Aviateur**

De qui, pour qui. Les grandes questions.

**Le jeune homme**

J'ai tout vu, hier. Et si hier n'avait pas été comme il a été, aujourd'hui j'y serais retourné. J'ai pris ma matraque sous le bras. Je leur ai tapé dessus, aux crétins avec leurs bougies et PAS DE VIOLENCE.

**Ajusteur**

Siegfried le dragon.

*Sirène d'usine.*

**3. Bois carton colle****Balayeur**

Qui est en retard est puni par la vie. Maintenant ou jamais. L'Etat ouvrier que nous avons, et j'en ai jusque-là, est autant dire foutu. Mais qui punit qui. Rien de nouveau sous le soleil, je dis, et la merde attire les mouches.

**Le jeune homme**

Les mouches, on peut les écraser entre les deux mains.

**Raboteur**

Une tête coupée. Ça n'a jamais fait de mal à personne. Il faut que l'ordre demeure.

**Ajusteur**

Si ce n'est chez nous, au moins dans le collectif.

**Le jeune homme**

Un chez vous, vous en avez un.

**Raboteur**

Dis "patrie" si ça ne te plaît pas. Dis

**Le jeune homme**

Allemagne

**Contremaître**

Sur ta cisaille, Lèchemoi, est inscrit un nom. GÖRING, il y a écrit dessus.

Rattrape ta leçon auprès du maréchal du Reich. C'était le plus grand combinat du monde, c'étaient les USINESHERMANNGÖRING. Göring propriété du peuple et nous salissons encore le plancher avec de la ferraille nazie. Il te faudra faire honneur à cette machine, pas de discussion, c'est national.

**Le jeune homme**

Mon honneur s'appelle

**Aviateur**

Attends un peu, Siegfried. Je vais te dire quelque chose sur L'ALLEMAGNE, ce que j'en sais. Et que je ne la veux pas à nouveau, je le dis tout de suite. Le garçon que j'étais faisait du vol à voile. Avec boiscartoncolle vers les nuages. Le soleil au-dessus de toi, les forêts au-dessous, rien d'autre. Dans la vie, je n'ai jamais trouvé mieux. J'aurais voulu que ça reste comme ça pour toujours. Göring m'a enrôlé dans un régiment de parachutistes et j'étais Icare, avec moteur. C'était le bouquet. Casque d'acier, uniforme, pistolet-mitrailleur et double ration. Du haut des cieux dans la soie blanche, même avec de la chance, on ne décroche un rôle pareil qu'une fois dans sa vie. Finalement j'ai sauté sur Stalingrad, dans le chaudron pour ainsi dire, mais pas dans la soupe. Pourtant c'est moi qui ai trinqué. Avec d'autres qui ne sont plus sur des bancs d'usine pour en parler. Ce que tu appelles ALLEMAGNEMAPATRIE, ce ne sera pas la mienne dans cette vie, plus jamais.

**Le jeune homme**

Qui est assis dans un avion n'a pas besoin de patrie, c'est ça.

**Aviateur**

Faites ce que vous voulez, mais pas avec moi. Je préfère le BISTROT DU COIN. Derrière le mur, ce n'est pas moi qui l'ai construit, nos sœurs et nos frères avec leur voiture au point mort, ALLEMAGNE, il y a écrit par-dessus. Tu n'as pas besoin d'y aller, on aura bientôt de la visite. Ce qu'il faut ici, c'est des matières premières. Moi, je suis un travailleur, pardon, mais je suis rangé des voitures.

**Le jeune homme**

Ce qu'il faut, c'est se mettre en marche.

**Ajusteur**

Il faut qu'on en fasse un héros.

*Sirène d'usine.*

#### 4. Fer-blanc

##### **Cadre**

Que fais-tu avec l'armoire, jeune homme.

##### **Le jeune homme**

Je la renverse.

##### **Balayeur**

L'homme se conserve dans une boîte de fer-blanc, camarade.

##### **Cadre**

Mettons que je n'ai rien entendu. Vous avez vu quelque chose ? Moi pas.

##### **Raboteur**

La prochaine fois, la garde le verra. Et après retour au pays d'où tu viens, mon petit. A la lisière de la ville il y a une maison, il y a encore des chambres libres, c'est gratuit, garanties pour des années. Qui sait qui y emménagera. Peut-être toi, camarade.

##### **Cadre**

Laisse tomber le camarade, depuis aujourd'hui je ne le suis plus et collègue fait aussi bien l'affaire. Montre-moi l'homme qui ne se détourne pas de l'erreur lorsqu'il la reconnaît. Brève est la vie, éternels les regrets. J'ai un brevet pour la formule.

##### **Raboteur**

Les regrets, ils viennent tard, mais ils viennent pourtant, dit le curé devant le cercueil. (*Renverse l'armoire*). Rien ne dure, à quoi doit-on croire. Camarade, elle est à ta taille.

##### **Le jeune homme**

Et maintenant monte dedans.

*Sirène d'usine.*

#### Chez le capitaine

*Manège. Un jeune homme, avec une coiffure d'iroquois surdimensionnée, accomplit un mouvement circulaire. Autour sautille le capitaine de police muni de ciseaux surdimensionnés, d'un revolver et d'une matraque. Le mouvement dans et autour du cercle de plus en plus rapide.*

##### **Capitaine**

Où vas-tu si joyeux. Voilà ton capitaine qui vient pour te raser, il a apporté des ciseaux. Il est grand temps que je coupe cette tignasse pour tu retrouves ton apparence socialiste. Arrête-toi, que je ne coupe pas les oreilles avec. De nos jours même l'iroquois doit faire ses prières. Un bon indien est un indien mort, Goethe.

##### **Le jeune homme**

Oui, camarade, plutôt mort que rouge.

##### **Capitaine**

Une chose après l'autre. Reste en place et ne te retourne pas, ça me rend faible, ce sont les soucis qui m'oppressent, perturbent ma circulation, je vieillis. *Il fait tomber sa matraque.* Ça, c'était mon bâton. Il faut que la jeunesse soit un soutien pour la vieillesse. Ne reste que le couteau. Reste en place ou je tire. *Agite les ciseaux.*

##### **Le jeune homme**

Oui, mon capitaine, mais je ne peux pas. Je tombe si je m'arrête. Le monde est rond, il tourne, et je crois que nous avons quelque chose qui souffle d'est-ouest, ça risque de faire s'envoler un jeune homme comme moi si je ne cours pas et reste immobile. Le docteur dit, c'est génétique.

##### **Capitaine**

Attends, nous y sommes bientôt. Ça aussi, ça te manque, la morale manquante. Ne crois-tu pas à la force d'attraction terrestre, après tout, le cinquième de la terre est rouge. *s'agite avec les ciseaux derrière le jeune homme.* Ton sang ou le mien, il faut que quelqu'un trinque.

*Le jeune homme jette les membres de son corps, court en morceaux dans des directions différentes, dans, hors, au travers, en biais dans le cercle et se multiplie toujours d'avantage.*

A vos ordres, si ce n'est pas vous, c'est moi. Hop, vous voyez, moi aussi je sais me servir de ciseaux. Hip, ça, c'était vous ou c'était moi. Hop, ça, c'était

un morceau de moi. Hip, ça, c'était vous à nouveau. Restez là, camarade capitaine, il faut quelqu'un pour être le juste milieu, à quoi doit se fier sinon quelqu'un comme moi qui n'a aucune morale.

### **Capitaine**

A l'avenir, jeune homme, qui est devant toi et qui se déploie entre quatre murs, ou c'est la balle.

*Il s'arrête et essaie de sortir son revolver de sa gaine, c'est difficile car il est surdimensionné. Je vais t'avoir, maintenant je vais t'avoir.*

**Le jeune homme, ou un morceau du jeune homme, ramasse la matraque**  
Vous êtes le premier, mon capitaine, mais c'est ma tête ou la vôtre. Après vous.

*Danse de la matraque. Le capitaine tombe sur les ciseaux et reste à terre, coupé en deux. Le jeune homme - ou l'appareil fait des morceaux du jeune homme, de la matraque, de la ferraille et des ciseaux - s'immobilise.*

## **La Croix avec la croix ou Calme révolution**

*Manège. Deux enfants peignent lentement et en couleur une croix gammée surdimensionnée.*

### **Des passants**

Là je vois une croix // Sur un mur // Ça me rappelle // C'EST DE LA FOLIE //  
Là je vois deux // Hommes en uniforme // Et maintenant deux au visage  
sombre avec des seaux // A présent ils recouvrent la croix de peinture //  
D'abord les crochets // C'est donc une croix // Et ils sont donc contre // Ça  
doit vouloir dire quelque chose // MAINTENANT OU JAMAIS // SIEGHEIL  
// A qui ça profite // DÉTRUISEZ CE QUE // Qu'auriez-vous peint vous //  
Moi // Je ne sais pas peindre // J'aurais écrit // Savez-vous, tout le monde sait  
écrire // Le temps viendra où ça ne signifiera plus rien, ni croix gammée, ni  
croix // Croyez-vous // Faucilleetmarteau peut-être // PAS D'EXPERIENCES  
// TOT OU TARD / BOIRA CHACUN SON NECTAR // Je m'éveillai et je  
vis JESUS // C'était // Moi // Du sang sur les mains // NOUS VOUS AVONS  
APPORTE QUELQUE CHOSE // HAINE HAINE // A L'AIDE // De notre  
drapeau // Que veut dire NOTRE // Ont-ils aussi brisé les instruments // Savez-  
vous encore // Honteetdeshonneur // Qui a encore besoin de drapeaux de nos  
jours // Qu'est-ce que vous faites du football // ARRETEZ LES POGROMES  
// Marteau, compas et épi de blé // Le marteau pèse sur ma nuque, le compas  
me barre la route, les épis me piquent // Aïe // Là je vois un trou où passe le  
vent, dans le drapeau // Mais où est le vent

*La croix gammée s'est transformée en quatre carrés avec un triangle en guise de toit : un dessin d'enfants pour représenter une maison.*

### **Le jeune homme / cœur**

Avant qu'il ne frappe l'autre, il y avait son cri. Sans parler, il lui prit sa peur, il fallait qu'il hurle plus fort à chaque fois, et après il lui était plus facile de frapper sur l'autre. La première fois comme une bataille racontée dans des livres, dans la rue comme au cinéma. Si tu veux faire bouger les choses, tu dois utiliser la violence. Avec tes bottes tu marches là-dessus, sur d'autres, dans le sang. Qu'il y a plusieurs sortes de violences et de justices et pas de justice sans violence. Car la faiblesse est plus dommageable qu'aucun ordre. Les morts pourraient signer ça, s'ils pouvaient signer. Un coup mortel parce que je n'ai pas dix-huit ans, avant dix-neuf ans, en quatre-vingt-neuf l'amnistie. AU NOM DU PEUPLE. La révolution l'amnistie. On peut chercher son peuple, le choisir, on ne le peut pas. *Le cri.*

## La cellule

### Le jeune homme

OuiNonOuiNonOuiNonOuiNonOuiNonOuiNonOuiNonOuiNonOuiNon

on  
Que toi Seul avec toi toi Oui Non Entre mur et mur et deux fois deux sont quatre Murs Non Souffle qui vient de ton corps de quatre fois la tête quatre pas en carré quatre à gauche quatre à droite quatre à l'horizontale et à la verticale quatre En haut en bas quatre D'où vient la lumière et le froid impossible à saisir Hors d'haleine Oui fort et tout bas la réponse Non Et des pas quatre Oui Non Et encore une fois quatre Quatre combien de temps ici minutes semaines vies Quatre fois toi Quatre moi Quatre étendu sur le sol ventre visage Quatre debout sur la tête pied vers le plafond Enfant je veux être un autre Qui Moi des quatre voix pas de souffle Aucun Oui Aucun regard Qui moi Seul OuiNon

*Rêve collectif. Du sol de la scène sortent des mains/membres/instruments qui atteignent peu à peu une forme achevée et se reproduisent, jusqu'à ce que 4 figures semblables à des êtres humains se tiennent debout, les têtes sont 4 capuchons noirs. Les 4 figures se lavent les mains/membres, qui sont leurs instruments, dans quatre éviers. On frappe. Réaction panique des 4 qui cherchent fiévreusement au sol l'origine des coups, aux murs, au cas où il y aurait des murs, au plafond, au cas où il y aurait un plafond. Noir. Lumière : 2 figures blanches entrent. Les 4 autres s'immobilisent, une main derrière le dos, l'autre devant le visage. Elles sont "invisibles". Les blanches entreprennent à plusieurs reprises des patrouilles entre les noires, sortent bredouille. Noir. Lumière : les 4 fois 4 se retournent, enlèvent leurs mains/instruments de leurs visages :*

### Chœur

Viens en prison. Viens  
Dans la cage, sois libre.

## La vie des bêtes

*Bistrot du Coin Usé. Heure tardive. Des hommes qui dorment, chœur de ronfleurs. Le service est assuré en silence.*

### Le vieil homme

O paradis, jusqu'à l'heure de la fermeture. *Il commande.* Une bière. Et une femme. *Il boit.* Ils voulaient tous devenir capitalistes, ça occupe. *Il boit.* Tout va si vite de nos jours. Et pour moi ça va trop vite. *Il boit.* Et encore une. Je ne peux pas faire comme si je venais d'une autre vie, ça reste en travers du chemin. *Il boit et commande.* Mais je vous le dis, nous nous reverrons. *Il s'endort, "délire".* L'ARGENT, EN TANT QU'IL POSSEDE LA CAPACITE D'ACHETER TOUT OBJET, EST DONC L'OBJET PAR EXCELLENCE. L'UNIVERSALITE DE SA CAPACITE PRODUIT LA TOUTE-PUISSANCE DE SON ETRE. *Il essaie de boire, renverse le verre vide, l'agite, respire l'air contenu dans le verre, etc.* CE QUI ME REVIENT GRACE A L'ARGENT, C'EST CE QUE JE SUIS, LE PROPRIETAIRE DE L'ARGENT. *Il boit.* Je suis ce qu'est mon argent. *Il commande.* De la bière. *Il boit.* SI L'ARGENT EST LE LIEN QUI ME RELIE A LA VIE, A LA SOCIETE, A LA NATURE ET AUX AUTRES HOMMES, L'ARGENT N'EST-IL PAS LE LIEN DES LIENS ? N'EST-IL PAS CAPABLE DE NOUER OU DE DENOUER TOUS LES LIENS ? N'EST-IL PAS POUR CETTE RAISON LE MOYEN DE SEPARATION UNIVERSEL ? *Il boit.* De la ferraille qui nous séparerait ? Toi et moi ? *Dernière gorgée.* Séparons-nous ! Formez des bandes ! Buvez !

### Mère

*Elle boit du schnaps.* Ça ronfle comme s'il n'y avait pas de matin. Des bêtes, pas des hommes. Mis au monde avec espoir entre raifort et viande de bœuf par une usine en production continue. Baisés en plein air et ils ne peuvent même pas voler. PEUPLE ça veut s'appeler. Regarde leurs visages, là où il y en a, un peuple malade. Parce qu'ils n'ont jamais dit NON. Encore et toujours OUI ou rien du tout et MERCI. Un peuple malade ne dure pas, même s'ils hurlent et aussi souvent qu'ils voudront : NOUS SOMMES. Moi aussi. *Elle boit.* Moi, je n'y crois pas. J'en ai assez. Marguerite qui a réussi son bac, FAUST quatrième partie, la bastonnade. Madame Bovary, veuve à dix-neuf ans en service pour la cause. Lady Macbeth, c'est ce que j'aurais pu être, si ce n'est plus. De hauts personnages. J'aurais pu, sans ça. Ophélie sur grand chantier industriel vu d'un bureau, c'est devenu. Voyez le cadavre de la noyée, dois-je me laisser emporter ? *Elle boit.* Vers la mer. *Elle boit.* Des mères. La mère est la mort de la vie. Je voudrais être un fils qui ne sait rien de

tout cela. Nous sommes l'avenir parce que nous sommes le passé. Santé. S'il y avait un milieu entre les deux, ce serait là ma place. Un trou sans fond et la tête qui en sort. Rien contre le présent, nous n'en avons pas d'autre. CE SONT DES MERES, AS-TU PEUR ? *Sirène d'usine*. Le bruit. Comme si ça servait à quelque chose. Silence maintenant. Vous, vous n'avez pas besoin de cœur. Vous n'avez pas de voix. Les morts en ont une, seuls les morts peuvent dire : nous. Aux morts. *Elle boit*. Moi, qu'est-ce que je dois dire ? Qu'est-ce que je dois chanter ? Hélas ? Qui sait ce dont il parle quand il parle avec les morts. *Sirène*. Ça ronfle. Comme les pierres. Et à côté sont assises leurs femmes et entre deux relèves, on se voit. *Elle boit*. Rends-toi compte, ils n'ont plus d'autre travail que boire, et seul le travail différencie l'homme de la bête. Demain tu iras chez toi et tout ça, c'est privé. AU MILIEU DE LA VIE la mort. *Elle boit*. Je voudrais être un loup. *Sirène : mélodie, hymne, et puis diminuant avant de disparaître*. Il me reste quelque chose pour le monde, mais du bord au milieu, qui pourra porter ça ? Peut-être que c'était l'amour en octobre, messieurs, il était une fois. Fin de patrie.

### **Le jeune homme**

Et ma mère qui était ivre criait toujours DANSE AVEC MOI ! VIENS DANSE AVEC MOI !

*Invitation à la danse. Musique, l'horloge et la nuit.*

## **Le Journal ou Promenade berlinoise**

*Un circuit à l'air libre  
(Homme, femme, cœur)*

Quand je l'ai trouvé, blanc-gris sur le banc du parc  
Accessoire du temps ayant beaucoup servi  
Peut-être comme nappe, autour, des traces encore  
De la dernière Cène, celle-là aussi  
A dû être digérée et éliminée  
Peut-être un abri tout juste abandonné, habitants  
Inconnus, comme partis sans laisser d'adresse  
Non visibles, à proximité pourtant, des yeux  
Des paires d'yeux dans mon dos, ici dans le parc  
Entre la voie ferrée, le fleuve et l'avenue  
Des vainqueurs, triangle que mon chemin foulait  
En mesurant des sections d'or, la chaussure  
Traçait sa piste dans le gravier, à chaque pas  
Aspirant l'encre de flaques noires  
Description d'une après-midi

Où

Au milieu de ma ville qui me regardait  
Humain en imperméable tourner en rond  
Un indigène après le tremblement de terre  
Rôdant dans le panorama, reconnaissant son  
Visage dans le vis-à-vis de la vitre  
Chant d'automne d'une terre vaine, le feuillage  
Des arbres tombé au sol, au bord du chemin, pigeons  
Sans ailes, bientôt dévorés par la concurrence  
Avec des dents, les vers viendront pour les restes  
Quand je l'ai trouvé, blanc-gris sur le banc du parc  
Quand je l'ai lu dans cette langue qui  
Est la mienne aussi et ne l'est pas  
Comme le collectionneur avec ses trouvailles,  
A qui appartient l'objet perdu, je suis resté  
Me suis assis avec précaution sur le banc  
Vis des augures le sourire complice NOUVELLES  
Révélation sur l'état des choses  
Venues d'un monde qui m'était resté caché  
Mon droit au refus épuisé depuis ce jour  
Le journal était désormais plus que journal

Temps de demain, moi au contraire intempestif  
Un objet du présent, une conscience qui  
Se met elle-même en question, un couteau  
Qui découpe la région en noir et en blanc  
Ici mis en échec par du papier, d'épave  
Etrange et inquiétant propriétaire, en visite seulement  
Dans le parc, et ÇA comme jeté en appât  
A celui qui ne se doutait de rien, salut de touristes  
D'une plus haute étoile adressé à l'exemplaire  
De l'espèce demeurée en arrière : à moi  
Maintenant déjà marqué de la cicatrice du regard  
Tant pis, je feuilletais les pages, je lisais  
Ce qui semblait passé depuis longtemps  
Avec tout ce qui est inscrit dans l'alphabet :  
Les puissances mortes ressuscitées debout  
Le champ de ruines des continents en friche  
Après de si excellents carnages, je lisais  
Dans ses sillons d'où montait la vapeur, les os  
Haletaient, je lisais les chiffres, zéro à zéro  
Le bâtiment incendié jusqu'aux fondations  
Et le vent sifflait au travers des murs, dessus  
Etait assis sur un chaudron retourné  
Nu et affamé et plein de blessures  
Le corps plus vraiment au complet, il puait  
Et bouffait des bouts de ses parties molles  
Avec délectation et mine réjouie : le spectre  
Un vieillard, un bâtard, une vieille pute  
Tout juste libre de ses prétendants et déjà  
De nouveau courtisée, écoute, le spectre murmurait  
Comme une menace, douce et amère comme le péché  
Des paroles qui font bander EGALITE LIBERTE et  
Cetera, le regard dans le journal, hélas, était  
Une torture, comme lorsqu'on déploie un miroir  
Dans les éclats de verre offert à l'observation  
Moi  
Enfermé comme traître au temps présent  
Ma place dans le parc était mon cercle de l'enfer  
Et dans la fournaise revenaient les pensées  
Je voyais : le temps, il avait capitulé  
Le fleuve, un Acheron qui débordait  
Et charriait ses morts vers l'amont

L'avenue était de nouveau autoroute  
Barrée par des carcasses de chars, le quai de la gare  
Envoyait ses trains bourrés de restes  
D'êtres humains, directement au centre  
De ma ville pour qu'ils soient traités RETOUR  
Aujourd'hui recevant encore hier en cadeau  
Sur la nuque la chimère CURRICULUM VITAE  
Ce qui était et est, Ce qui vient, Ce qui serait  
Et ce qui semblait, se rencontrent  
Dans une tombe dans laquelle nous entrons et  
Dont nous nous relevons, trébuchons, tombons  
Mottes de glaise sans lieu, un no man's land  
Dans ma fin sera mon commencement  
Rampant comme les crabes vers l'heure  
Vers demain et vers demain et vers demain  
Et tout recommença au début et j'étais  
Seul, un œil seulement au procès et sans fonction  
Et sans témoin j'étais moi-même un hasard  
Poussé par l'orage dans une histoire de fantômes  
DESCRIPTION D'UN REVE : POUVOIR VOLER  
OU REFLEXION D'UN PILOTE DE CRASH  
J'étais le dernier des humains  
Le parc seulement un refuge avant le dernier transport  
Dans un autre monde, le journal  
Mon billet d'embarquement, juste un geste d'adieu  
Pour le voyageur hésitant qui était assis à sa  
Station avec retard, oublié encore comme  
Dans le ventre de la mère le second jumeau  
Que ne recueillera nul enfer, nul paradis  
Je regardai vers le ciel, il était épais, les anges  
Lourds comme des vautours sur le poteau télégraphique  
De quelque part tombe de la merde d'oiseau, un coup  
De chance qui prouve que nous sommes en vie  
Le parc gît mort dans l'après-midi morte  
Des réverbères crachent un venin de lumière jaune  
Sur le câble entre eux, pendus, des rats  
Une plaisanterie d'enfants, je voyais, en suivant  
La trace des lampes, la veine le long de la zone était  
Un pieu doux dans la viande meurtrie, des ruines  
Mon morceau de terre natale autour de l'oasis, coloré  
La fontaine était empoisonnée, et celui qui boiera

Comme dans les contes sera changé en bête, moi  
Dans la mâchoire entre homme et loup, une blague  
La veille du jour le plus long

Chchhhhhh.....

Mets tes chaussures devant la porte et dors...  
Fais un rêve... sois prêt pour demain, dors !  
Le rêve du nous un cauchemar pour le moi  
Nous avons du vin et notre repas quotidien  
Au nom de la cause, nous nous exerçons  
A construire la machine du bonheur MARTEAU FAUCILLE  
Fil de fer barbelé, en avant voulions-nous aller et ne rien  
Oublier, nous avons la volonté et un repas le soir  
Pères-fils, et notre travail, ami et ennemi,  
Tous les matins le réveil sonnait  
Cinq heures, au nom de la cause...  
Un courant d'air fit tourner les pages

ASCENSION AU CIEL

DU PETIT EMPLOYE OU CELA A-T-IL UN SENS  
DE DERANGER L'UNIVERS ?

Le jeune homme en costume gris, lunettes  
Employé de bureau pour le compte de l'Etat  
Va chercher son fils au jardin d'enfants  
Porte son insigne du Parti au revers de veste  
Une épingle à cravate qui fait de la pub  
Pour sa banque, pour sa foi  
Des journaux sous le bras et ses dossiers rangés  
Dans la serviette, soudain  
Il fait un bond comme une marionnette et saute  
Dans la rue après les jeunes gens  
Des enfants-kidnappeurs, regarde, ils traînent  
Son fils piétiné, à moitié mort, le visage  
Peint avec sang et rouille et saleté de la rue  
L'homme en costume vole avec des ailes  
Il traverse le fleuve, l'avenue, les rails  
Laisant derrière lui du papier comme des gaz  
Sa serviette gît au sol, dérobée à la main  
Des passants amusés effrayés excités, ils  
Se penchent, apparemment à peine intéressés  
Pendant que les créatures déchirent les entrailles  
Du fils de l'employé de bureau  
Par curiosité et pas d'argent pour une poupée

Ils lui tranchent aussi les veines  
On-parie-que-la-poupée-pisse-le-sang ou  
Pour remplacer la télévision, mourir est un  
Jeu télévisé : elle n'est pas vraie, elle avait...  
L'homme en costume ramasse les restes  
Anatomie de vieux papier et d'encre rouge  
Le public remet en ordre les dossiers boueux  
Vérifie avec joie le message perdu  
Se relève et reprend le vers  
Dévale dans la ville dans l'ouragan des voix  
La révolte aussi presque une faute d'inattention, un  
Accident ou un jeu satyrique, expropriation  
D'un monologue par un chœur avec conséquences  
L'exercice se transforme en lutte pour le pouvoir  
De façon regrettable victimes au nombre de : une  
DRAMATIQUE-TELE OU EXEMPLE DE REVOLUTION  
AU TEMPS DE LA DICTATURE QUI MANQUE  
L'homme en costume, maintenant dans le caniveau  
Regarde son fils, le corps mutilé, regarde  
Le liquide corporel gargouiller dans l'égoût  
Entend son texte qui crie à l'aide, entend  
Les mots déjà programme, le cri des masses  
Comme une page de titre crié par mille gosiers  
Montent jusqu'au ciel, avant les

NOUVELLES

Comme je l'ai trouvé, blanc-gris sur le banc du parc  
De la pluie frappe sur mon front, un vent nouveau  
Se lève, porte des ordures humaines d'une chaussée l'autre  
Et des voix :

Pourrais-je oublier ce que j'étais

Je ne peux pas.

Qu'est-ce qu'il veut, le vieux ? Il veut mourir. Ici ?

Comme si la rue était du temps, lui à la fin attend, gémit...  
Nous devons être silencieux, avancer en silence...ne te retourne pas  
Ne regarde pas en arrière...

...que nous assurons notre descendance

Nous n'avons plus de patrie, seulement la naissance...  
Que veux-tu, bavarder ? Chaque sortie coûte, moitié prix, pas plus  
Si c'est moi, le double avec la bouche...

...elle serre la queue

Et te suce en haut, boit ton cerveau, avale...

MAMAAAAAAN

Les nerfs, trésor, je suis nerveux ce soir, reste  
Et parle-moi, tu ne dis jamais rien. Allez, dis quelque chose.  
A quoi penses-tu, trésor, à quoi ? Je sais jamais ce que tu penses...  
Nous sommes de vieux messieurs, creux, nous ne sommes plus remplis que  
d'espoir  
Si j'étais une bête, en uniforme, et une arme...  
Tu dois échapper au corps, à ta peau morte, tu es renvoyé, libre...  
Alors laisse-moi tuer, être libre signifie....

.....Chchhhhhhh

Reste silencieux, se taire, avancer en silence, sans revenir en arrière...

FINI POUR AUJOURD'HUI FIN DU TRAVAIL FINI POUR  
AUJOURD'HUI

Et le silence fut, les yeux devinrent oreilles  
Je me suis assis sur ma trouvaille, cachant  
De mon propre corps le forfait commis  
Le portail du parc se ferma d'un bruit d'acier  
Froid comme une porte de cimetière après la prière  
J'entendis la clef tourner dans la serrure  
Une seule fois, vers le haut vers le bas  
Actionnée par qui, ça restait pareil  
J'étais sur le banc devant la tombe de mes parents  
Des pierres sans nom se dressaient comme des miroirs  
Des ombres rampaient pour sortir du caveau  
Avec chansons, grincements de chaînes et mastication  
Pour s'éloigner de l'enfer, ou du lieu appelé ainsi  
Sous moi, ils banquetaient pour la nuit de fiançailles, homme  
Femme, chien, réveillés de leur lourd sommeil  
Dans les fondations sous le parc,  
Le couple de fiancés s'approchait  
Avec baiser et morsure, les os se levaient  
De la cendre, se couvraient de peau et de pantalon  
Avec le cri des animaux en rut, ils se tenaient là  
Pour la danse de mort sur la colline du général  
Des ruines s'accouplaient avec des corps morts  
La terre se déchira sous mes semelles  
BATAILLE POUR BERLIN c'était l'épilogue  
Et le prologue pour l'acte suivant  
Mon rêve SI LES PIERRES POUVAIENT PARLER  
Devint réalité, je vis l'aire de jeu  
Disparaître sous des traînées de mur dans ma

Double ville irréelle, quand je le trouvai  
Gris-blanc sur le banc du parc SOUVENIR  
D'une mère, marche à travers Berlin  
Au printemps mille neuf cent quarante cinq  
Le plan de la ville entier un poème, mis en pièces  
De façon grandiose ligne après ligne, elle court  
En direction de parents plus aisés  
Avec enfant et valise par-dessus fleuve, avenue et voie ferrée  
Marque le nouveau plan avec ses pieds  
Sans aucun sens de la symétrie et du vers  
Une marque de frontière à chaque pas  
Rempli de mines, la chaussure pleine de colère  
Greffée à chaque barrière pour mémoire  
Elle va, enceinte de quatre directions célestes  
Ce qu'elle fait venir à terme est fait du sang  
Des morts Souvenirs en troc, oubliés contre quoi  
MARCHE DES MERES A TRAVERS LA VILLE DOUBLE  
OU LA PROCESSION ANACHRONIQUE  
Elles voient le défilé des colonnes  
Elles voient les feuilles tomber Unter den Linden  
Mille neuf cent quatre vingt neuf, les couleurs  
D'un cortège de carnaval en octobre, requiem  
Pour un enfant mort né, elles entendent le chœur  
Des gens furieux NOUS SOMMES LE PEUPLE et  
UNITE ET DROIT ET LIBERTE  
Scandé par le bataillon des gourdins fatigués  
Elles voient ceux qui exultent en passant les murs  
Revenir sans voix SUPER SUPER SUPER  
Elles voient les ruines ressuscitées  
Sous des bombardiers en or, le triomphe  
Des marchands PATRIE ES-TU MIENNE A NOUVEAU  
Ce que la pensée humaine rend possible  
A l'horizon le Nouvel Animal, celui qui commence  
Pour le saut du millénaire, l'être humain, ce qu'on ne peut  
Calculer, reste en arrière, les mères  
Dans la double ville irréelle  
OU LA TRACE DE LA JUIVE DE POLOGNE  
Du grand hôtel au paradis, la femme  
Quitte en boitant la maison par la porte battante  
L'homme des corps francs frappe un commentaire  
Sur son dos ELLE NE SORTIRA PAS

D'ICI VIVANTE Ascension vers le ciel d'abord en camion  
Elle rêve d'une autre sortie  
A travers le parc, un jardin, disposé avec art  
Par des architectes d'un ordre plus ancien,  
Parcours pour gentilhommes, pour amoureux  
Idylle de la grande ville, traversée par le canal  
Sur du gravier blanc et des ponts d'argent  
Avec ses lourdes bottes derrière elle le chasseur  
Pas comme dans les contes ELLE NAGERA LA SALOPE  
Les roseaux ne la recouvrent pas, aucune ancre ne la retient  
La boiteuse déjà pense à ses œuvres posthumes  
Devenues par obligation conversation avec elle-même : et bien  
Qu'as-tu perdu, toi qui n'as pas de patrie  
Un rêve, l'espérance, une chaussure  
Il se tient près de qui maintenant dans la pièce  
Le voisinage ne t'aimait pas beaucoup  
Elle n'a qu'à retourner d'où elle vient, pas de temps  
Pour la théorie, Madame, vous le savez bien  
Le socialisme reste jusqu'à nouvel ordre...  
Nager, aller sur l'eau, faire du patin à glace, regarde  
Les rameurs, parfois la sueur tombe dans l'eau  
Je vois les gouttes tomber sur moi  
Reste une place sur la rive, tracer des cercles...  
Ta consolation : bientôt l'être humain fera exploser le temps  
DISPUTE POUR LES MORTS DANS LA VILLE DOUBLE  
Ils se plaignent, Nibelungen sans ennemi  
Cothurne, genou raide, deux torsos  
Sans tronc ni nombril, à la table et au banc  
Comme à leur glaive attachés...  
Puis-je oublier  
Ce que c'était ? Je ne peux pas.  
Que veux-tu faire avec les morts ?  
Je veux déterrer ceux qui ont été enterrés, mes frères.  
C'est interdit...  
Je sais. Mais ce qui est laissé comme passé ne le reste pas  
Les fantômes me torturent  
La rouille fleurit-elle dans ta forge à esprits  
Commence-t-elle à éclore celle que tu enterras l'an dernier ?  
Mon cœur, mon trésor, je veux à tes pieds...  
DUEL DES MORTS DANS LE CHAMPS DE RUINES  
Ils se frappèrent avec leurs membres

Se mangèrent, se burent l'un après l'autre  
Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'autre que les armes  
Plus d'autre bruit qu'un léger frottement :

Chchhhhhh....

Ma chair est solitaire...

Si un membre t'induit au péché

Arrache-le.

Voici ma main.

Ta tête

Donne, je veux libérer ton tronc  
D'une superstructure bien trop lourde, une attaque  
Et d'un coup de hache la nuit s'est abattue  
La cloche gémissait comme devant le tribunal  
Elle battait avec un son de dément, et disait TEMPS  
Le temps, je le cherchais du regard : rayé, mort  
Evacué pour la protection des données, tabou  
Regard sur le journal, pages de temps dont le temps était absent  
Mon chemin dans le parc n'avait été qu'un pas  
Prolongé en un cauchemar par ma trouvaille  
Dans ma double ville irréaliste  
Et de nouveau la cloche cria VOILA LA TEMPETE  
Et MALHEUR A QUI S'EVEILLE A UN DEVOIR OBSCUR !  
Les excréments, les éléments se s'empilèrent  
En un trône qui entre sol et ciel  
Et en attente de son roi poussait  
Des balances s'arc-boutaient, déchargées  
De leurs devoirs, contre elles-mêmes, des signaux sonores  
S'effondraient et des morceaux de radio, dans l'éther  
S'amoncelaient les ondes NOUVELLES  
L'automne de papier me déroba la vue  
Asphalte recouverte de lettres d'imprimerie  
J'étais debout sous la pluie, le tête en bas, un anti  
Pode dans un jour d'octobre, ma cravate  
Montrait en biais à la façon d'une aiguille la direction  
De mon origine, levée de soleil, des planètes  
Jouaient au feu d'artifice, la lune comme une  
Publicité lumineuse criait NATURE et du brouillard  
Epais comme des pages de journal se leva  
Et de la rouille et de la cendre tombèrent sur mon refuge  
La défaite me priva d'air, je retournai en rampant  
Dans la lecture, cherchant un abri

Face à la violence de la nature et aux plaintes des morts  
Quand trois fois un gémissement vint du buisson  
LAISSE CE CALICE PASSER DEVANT MOI  
Etouffé par le ronflement de gorges rassasiées  
Malédiction, baiser, et finalement chant du coq  
Puis conversation des marteaux TOC TOC TOC  
Lorsque tu es seul dans la nuit  
Avec peur et sueur dans ton lit  
Tu te tiens à la fenêtre, entends les pas  
Du cœur le pouls à chaque centimètre bat  
Le courage manque pour regarder dehors  
Tu trembles alors avec la peur de la mort  
Tu es sans yeux, sans oreilles, sans voix  
Pour cela qui est dehors, car c'est toi  
Alors une étoile coupa le monde en deux  
Eclairs et hurlement traversèrent la nuit  
Je me sentis faible, je voulus me lever, je ne pus  
Renonçant devant la lutte finale, c'était le  
RESSUSCITÉ D'ENTRE LES RUINES lorsque sur moi  
Le ciel se referma, froid comme l'airain

.....  
Etre mis au monde une nouvelle fois est une mort bien pire  
.....

La cloche tomba, un dernier saut, un bruit  
Dévora mon cerveau, un bruit de chars fracassés  
Les tombes s'ouvrirent avec l'explosion  
Le banc du parc s'écroula et tout devint silencieux  
Je coulai à pic dans le sommeil le plus profond  
Et me réveillai dans le même souffle  
Comme après des siècles de fausse honte  
Je vis le sourire de complicité des augures sur ma poitrine  
Sur laquelle un journal était plié  
Je regardai la date sur la page de titre  
C'était le jour et l'année de ma naissance  
Le journal donné avec le cri de la mère  
Lorsque le TEMPS faisait partie de mon capital il y a plusieurs décennies  
J'étais suspendu déchiré entre futur  
Et passé, une erreur moi, dont maintenant  
Le journal dans sa main tombait en poussière  
ET LUI QUI ÉTAIT MOI VOYAIT ET SE TENAIT  
COMME L'INDIEN DANS UN MUSÉE NE SACHANT QU'UNE CHOSE

BEAUCOUP AVAIT EU LIEU LÀ AVANT LUI  
COUCHE RECOUVERTE QUE LUI QUI ÉTAIT MOI  
COMMENÇAIT MAINTENANT À DÉTERRER SANS PATIENCE  
ENCORE POUR CE QUI ALLAIT VENIR POUR CE QUI  
PROMETTAIT D'ÊTRE DÉFINITIF LE RÉSULTAT  
POURQUOI ET AUSSI POUR FAIRE QUOI LA MARCHÉ DU RÊVE  
ENTRE MOI ET MOI ET S'ENTERRAIT LUI-MÊME  
DÉTECTABLE UNIQUEMENT AUX VAGUES QUI LÉGÈREMENT  
SE LEVAIENT DANS LE SABLE DEVENAIENT PLUS LÉGÈRES  
ET REFLUAIENT QUELQUE CHOSE RUISSELAIT ENCORE  
VERS LUI LUI QUI ÉTAIT SANS PENSÉE PRESSANT  
SEULEMENT  
QU'À CHAQUE PAS LUI QUI ÉTAIT MOI S'EFFAÇAIT  
DE PLUS EN PLUS À LA FIN LE POINT  
NE SERAIT PAS LUI QUE J'ÉTAIS MAIS LUI SEUL.